

La justification de la guerre

« – Grand frère, dit subitement Adèle, en quittant son assiette vide et en s’approchant du jeune officier, c’est triste la guerre, souvent nos mamans pleurent en y pensant. Moi, je voudrais comprendre pourquoi on la fait. Toi qui en viens, qui as été sur le point de mourir de tes blessures, explique-moi cela, dis ? Explique pourquoi tu veux retourner encore ?

Jean regarde sa petite sœur dont les grands yeux l’interrogent avec une sorte d’inquiétude, et, pendant qu’il prend l’enfant sur ses genoux, le petit Jacques arrive à son tour :

– Oui, oui, parle-nous de la guerre, Jean. Moi aussi, quand je serai grand, j’ira me battre comme mes deux frères aîné que les Allemands ont tués et je gagnerai une belle médaille pareille à celle que tu as là sur la poitrine.

– Eh bien, Jacques, et toi aussi, Adèle, répond gravement le grand frère, puisque vous voulez savoir pourquoi nous nous battons tous, écoutez bien et ne l’oubliez jamais : c’est pour vous, mes enfants. C’est pour vous conserver les choses qui nous paraissent, à nous, plus précieuses que la vie même ; c’est pour que vous ne perdiez pas une patrie ! la liberté ! l’honneur ! C’est pour que vous viviez plus tard dans la douceur de la paix que nous souffrons, nous, les horreurs de la plus effroyable guerre que les hommes civilisés aient connue jusqu’ici. Oui, nous voulons vous laisser le bel héritage d’une France libre, – que l’ennemi avait résolu de morceler et d’enchaîner, – oui, nous sommes décidés à défendre notre droit, jusqu’à la mort. Comprends-tu un peu quelque chose à tout cela, Adèle ?

– Je comprends, Jean, que tu nous aimes beaucoup... Elle s’arrête un instant, car sa voix tremble de reconnaissance, puis elle reprend : – Je comprends aussi que toutes les choses dont tu parles doivent être bien belles, puisque tu les aimes tant que, pour ne pas les perdre, tu préfères mourir. En prononçant ce mot lugubre, l’enfant baisse les yeux pour retenir deux larmes qui tremblent, au bord de ses paupières.

– C’est bien, Adèle, dit, Jean. Et toi, Jacques, donnes-nous ton avis.

Jacques pousse un gros soupir, car il ne saurait exprimer tout ce qu’il a dans l’esprit, pourtant son bon petit cœur est ému ; mais en qualité de garçon, de futur soldat, il ne veut pas qu’on s’en aperçoive. Cette mauvaise honte lui baisse la tête et d’une voix embarrassée :

– Moi, je ne sais pas dire ces choses-là comme Adèle, mais tout de même, je les pense.

– C’est l’essentiel, Jacques. »

G. Bruno, *Le Tour de l’Europe pendant la guerre*, Paris, Belin frères, pp. 9-110